qu'elles ne se doutent pas qu'on les regarde. La directrice des travaux, femme déjà âgée, est assise près de son rouet; tout en filant, elle se retourne pour parler à une jeune fille qui écarte un grand rideau rouge. Cette vieille femme a sa jupe noire relevée presque jusqu'au genou; sa tête est encapuchonnée dans un mouchoir blanc qui fait ressortir le ton basané de son visage. A droite, une jeune ouvrière, assise sur un escabeau, le dos tourné au spectateur, allonge son bras nu vers un dévidoir du tour duquel elle déroule un peloton de laine. Près d'elle se penche une autre ouvrière, les mains appuyées sur un panier. Une cinquième enfin, la plus jeune de toutes, est assise de face et s'occupe à carder. Un chat, couché au milieu de ce cercle de travailleuses, semble guetter un peloton qui a roulé par terre.

La partie de l'atelier où sont groupées ces cinq figures est éclairée par un demi-jour faisant contraste avec la vive lumière qui remplit tout le fond du tableau. Dans ce fond, s'ouvre une arrière-pièce où le soleil pénètre par une fenêtre que le spectateur ne voit pas. Dans cette pièce, deux femmes déploient une grande tapisserie à figures mythologiques devant une dame élégamment vêtue.

Raphaël Mengs a dit de cette composition qu'il semblait que la main n'y avait aucune part, et que c'était seulement l'œuvre de la pensée. Nous n'apercevons guère ce qui a pu motiver cette observation, qu'ont enregistrée la plupart des critiques. A nos yeux, ce qui fait le mérite de cette admirable peinture, c'est que l'exécution, le travail de la main y dénote un praticien incomparable. Le clair-obscur est d'une puissance, d'une beauté extraordinaire, et fait valoir l'éclat des derniers plans. Les figures des ouvrières, d'un caractère très-réaliste, paraissent vivantes. Aussi sommes-nous disposé à croire, avec W. Bürger, que c'est là « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre » de Vélazquez. « La *Ronde de nuit* de Rembrandt, à Amsterdam, et ces *Hilanderas* de Madrid, a dit le critique éminent que nous venons de nommer, sont les deux tableaux qui m'ont fait le plus d'impression dans ma vie. Il y a d'ailleurs bien des rapports entre Velazquez et Rembrandt, malgré leurs divergences, aussi singulières que leurs analogies. Le fond des tapisseries et les figurines rappellent aussi Watteau. »

On voit, dans la galerie de MM. Péreire, une délicieuse répétition de cette merveille, avec beaucoup de variantes. Est-ce une première pensée ou une libre imitation par quelque artiste habile à pasticher Vélazquez, par Luca Giordano, par exemple?

Les *Fileuses* ont été gravées au burin par Muntaner, au trait dans les recueils de Duchesne et de Réveil.

Fileuse (LA VIEILLE), chef-d'œuvre de Nicolas Maes; musée Van der Hoop, à Amsterdam. Une vieille femme, ayant une coiffure noire, un corsage à manches rouges, est assise près de son rouet, devant un mur vivement éclairé par le soleil. Voilà tout le sujet du tableau. La bonne femme est très-vraie d'expression et d'attitude; mais ce qui est surtout digne d'admiration, c'est la beauté de l'exécution, qui est tout à fait rembranesque. « Si ce Maes du musée Van der Hoop était transporté au Louvre, a dit W. Bürger, ah! quel enthousiasme il exciterait parmi les artistes! Ce talent vigoureux, naïf et profond, cette accentuation du dessin et de la charpente des personnages avec une incomparable couleur, cette touche hardie et juste, l'adresse du pinceau dans les accessoires, la transparence des fonds et l'éclat des lumières, l'effet saisissant de l'ensemble, feraient placer tout de suite Maes à la droite de Rembrandt. » Le Louvre n'a pas de tableaux de Maes.

Beaucoup d'autres artistes des anciennes écoles ont représenté des femmes vieilles ou jeunes, occupées à filer, soit dans l'intérieur d'une maison, soit en plein air; nous citerons entre autres compositions de ce genre : une *Vieille fileuse*, par Cerquozzi, au musée des Offices, à Florence; une *Fileuse à son rouet*, dans une chambre éclairée par une chandelle, tableau de Gérard Honthorst, au musée de l'Ermitage; la *Fileuse au taureau blanc*, bergère entourée de son troupeau, au milieu d'un riant paysage éclairé par le soleil couchant, peinture exquise de Karl Dujardin, qui a figuré au Louvre sous le premier Empire, et qui a été gravée par G. Malbeste, dans le *Musée royal* et dans le *Musée Filhol;* la *Fileuse* ou le *Voyageur charitable*, autre tableau de Dujardin, qui se voit au Louvre et qui a été gravé par Schrœder et Leroux; diverses estampes d'Is. von Mechenen, Jacques de Barbary (le Maître au caducée), J. Hopfer, A.-L. Krüger (d'après G. Dov), J. Chollet (d'après Heilman), W. von Kobell (d'après Pynacker), Moitte (d'après Greuze), B. Audran (d'après Watteau), etc.

Fileuse (LA), tableau de Courbet, musée de Montpellier. Si le maître d'Ornans n'était pas si... réaliste, nous croirions que, pour peindre cette *Fileuse*, il s'est inspiré de la délicieuse pièce de vers où Ronsard compare l'alouette descendant rapidement du ciel, à la « fusée, »

Qu'une jeune fillette, au soir,
De sa quenouille laisse choir,
Quand au foyer elle sommeille,
Frappant son sein de son oreille,
Et son tors fuseau délié,
Loin de sa main roule à son pié.

La *Fileuse* de Courbet est une jeune et robuste paysanne qui s'est endormie, assise sur une chaise auprès de son rouet, et qui a laissé tomber sur ses genoux ses mains et sa quenouille. Ses épaules sont enveloppées dans un châle d'étoffe commune; sa tête s'incline de côté; son cou musculeux se gonfle doucement par l'effet de la respiration; son visage coloré a bien l'impassibilité qui dénote un sommeil profond. Proudhon a consacré à ce tableau plusieurs pages de son livre des *Principes de l'art;* il en a vanté la beauté physiologique, réaliste, qui lui paraît comparable à la beauté idéale des statues grecques; il loue surtout l'artiste d'avoir su créer une figure essentiellement honnête, décente, tandis que la plupart des autres peintres contemporains auraient saisi l'occasion de faire une dormeuse à l'attitude provocante. « La fileuse de Courbet, dit-il, est brune, bien assise, bien colletée; elle a la taille puissante, les bras robustes, les doigts nourris, la figure candide; au sein du sommeil, ses habitudes de modestie ne la trahiront pas... Le fil est tombé de sa main; on croit entendre sa respiration lente à la place du bourdonnement du rouet. Tous les jours, elle se lève de grand matin; elle se couche la dernière; ses fonctions sont multipliées, son action incessante, pénible : c'est aux instants perdus qu'elle prend la quenouille, travail minuscule, dont la ténuité et le petit bruit ne sauraient tenir éveillée la robuste campagnarde. » Ce qui est incontestable, c'est que cette *Fileuse* n'a rien de la délicatesse et de la mièvrerie d'une petite bourgeoise; c'est une vigoureuse gaillarde qui dort de tout son cœur, sans se soucier de qui la regarde. Ce tableau a figuré au Salon de 1853, à l'Exposition universelle de 1855, et à l'exhibition particulière de l'artiste, en 1867.

Parmi les autres peintres de l'école contemporaine qui ont exposé des *Fileuses*, nous citerons Henri Leys (1842), Montfallet (Salon de 1850), Rod. Lehmann (Exposition universelle de 1855), Eugène Appert (Salon de 1857), Heullant (Salon de 1864), Ed. Frère (Salon de 1864), Adolphe Breton (Salon de 1870). A l'Exposition universelle de 1855 figuraient une *Fileuse grecque*, par Portaels et une *Fileuse d'Auvergne*, par Antigna. Ce dernier artiste a exposé, en 1857, une *Fileuse bretonne*. Des *Fileuses italiennes* ont été peintes par Sain (Salon de 1865), Navez (musée de Munich), Dehaussy et O. Weber (Salon de 1870), etc.

Fileuse (LA), statue de bronze par Mathurin Moreau. Une jeune femme, assise, fait tourner de la main droite le fil qui s'enroule autour du fuseau, et lève le bras droit pour soutenir la quenouille. Elle est vêtue d'une robe d'étoffe légère glissant sur la poitrine et mettant à nu l'épaule du côté où s'abaisse la main qui agite le fuseau; ses jambes sont recouvertes d'une draperie à la manière des statues antiques.

Cette figure est jolie sans mignardise, gracieuse sans afféterie. Les formes sont choisies, élégantes; la tête, sans être une copie servile des types consacrés, n'est pas non plus le simple portrait d'un modèle de rencontre. Il y a là, suivant la remarque d'un critique distingué (M. Delaborde), comme l'expression d'un éclectisme discret, d'une conciliation ingénieuse entre les exigences du goût actuel et certaines traditions, sinon plus sévères, au moins plus pures. La *Fileuse* a été exposée au Salon de 1859.

FILHOL (Antoine-Michel), graveur français, né en 1759, mort en 1812. Il fut marchand d'estampes, et publia, de 1801 à 1814, 120 livraisons, formant 10 vol. in-8°, d'un *Cours élémentaire de peinture* ou *Galerie complète du musée Napoléon*, avec un texte explicatif par Caraffe et J. Lavallée. Sa veuve y ajouta une suite, rédigée par Jal, sous le titre de : *Musée royal de France* ou *Collection gravée de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont il s'est enrichi depuis la Restauration* (1827). On a également de lui : *Concours décennal* ou *Collection gravée des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et médailles* (1812-1814).

FILHOL-CAMAS (Jean-Gilles), marin français, né à Fumel, près d'Agen, vers 1760, mort à la terrible journée de Trafalgar (21 octobre 1805). Né d'une famille pauvre, mais honorable, que la révocation de l'édit de Nantes avait d'abord forcée d'émigrer en Prusse, Filhol-Camas entra fort jeune dans la marine; il débuta, en qualité de volontaire, dans la Compagnie des Indes, et y arriva promptement au poste de commandant en second du vaisseau le *Duras*. Pendant la guerre d'Amérique, il entra, comme sous-lieutenant de frégate, dans la marine royale, et fit avec distinction les guerres de l'Inde, sous le bailli de Suffren, qui le nomma lieutenant de vaisseau. Lorsque la Révolution éclata, Filhol-Camas fut nommé capitaine de frégate, et fit plusieurs croisières, sur les côtes d'Irlande, avec le contre-amiral Nielly, assista aux affaires de prairial, au combat de Groix, et y fut grièvement blessé. En 1805, il reçut le grade de capitaine de vaisseau, et fut nommé au commandement du *Berwick*, de 74 canons, dans l'armée navale de l'amiral Villeneuve. A la trop fameuse bataille de Trafalgar, le *Berwick* fut placé en serre-file de l'armée franco-espagnole, dans l'escadre d'observation, commandée par les amiraux Magon et Gravina. Vivement attaqué par plusieurs bâtiments à la fin de la journée, le *Berwick* se défendit avec une vigueur merveilleuse. Totalement démâté, il était prêt à couler bas, lorsque son vaillant capitaine, le brave Filhol-Camas, qui avait juré de ne jamais amener ses couleurs, fut coupé en deux par un boulet sur son banc de quart; son second, nommé Guichard, fut également tué presque au même moment, et le *Berwick* se rendit. Mais ce vaisseau, ras comme un ponton, était dans un tel état de délabrement que les Anglais l'abandonnèrent; il alla se perdre, dans la nuit qui suivit la bataille, à San-Lucar, où il coula à fond.

FILIAL, ALE adj. (fi-li-al, a-le — du lat. *filius*, fils). Qui convient à un fils, qui fait partie des devoirs, des sentiments d'un fils : *Amour, respect* FILIAL. *Crainte* FILIALE. *Piété* FILIALE. *Devoirs* FILIAUX. *La base des vertus, c'est l'amour* FILIAL. (Cicéron.) *La piété* FILIALE *et la bienfaisance sont les plus suaves de toutes les vertus.* (Beauchêne.) *L'orgueil personnel est un vice; l'orgueil* FILIAL *est une vertu.* (Pontmartin.)

FILIALEMENT adv. (fi-li-a-le-man — rad. *filial*). D'une manière filiale, avec les sentiments d'un fils : *Aimer* FILIALEMENT *ses parents.*

FILIASI (Jacques), archéologue et physicien italien, né à Venise en 1750, mort en 1829. Il acquit une assez grande réputation par la publication de nombreux écrits, mémoires, opuscules, etc., dont les principaux sont : *Memorie storiche dei Veneti primi e secondi* (Venise, 1798, 8 vol. in-8°), ouvrage important et entièrement neuf; *Sull' antico commercio, arti e marina dei Veneziani* (Padoue, 1811); *Memorie sulle annuali vicende atmosferiche* (1801); *Lettere familiari astronomiche* (1818), etc.

FILIATION s. f. (fi-li-a-si-on — du lat. *filius*, fils). Descendance directe, qualité de descendant direct : *Prouver, établir sa* FILIATION. *Contester, attaquer la* FILIATION *de quelqu'un.* ‖ Suite d'individus directement issus les uns des autres, par voie de génération : *La* FILIATION *de cette maison comprend plus de deux cents noms connus.*

— Par anal. Fondation directe ou par des intermédiaires procédant directement les uns des autres : *Une abbaye de la* FILIATION *de Clairvaux. Les Académies de Soissons et de Marseille étaient unies par* FILIATION *à l'Académie française.* (Acad.) ‖ Origine, rapport d'un effet final à une cause principale : *Il s'en faut de beaucoup que l'étymologie ait tout ramené à la* FILIATION *indo-européenne.* (E. Littré.) ‖ Liaison d'objets successifs résultant de l'un par l'intermédiaire des autres : *La* FILIATION *des idées. La* FILIATION *des pensées. La* FILIATION *des souvenirs.*

— **Encycl.** V. PATERNITÉ.

Filiations et portraits (*Generaciones y semblanzas*), études politiques, historiques et morales d'un chroniqueur espagnol, Fernan Perez de Guzman (XVe siècle). C'est, avec sa *Chronique du roi Juan II*, la meilleure œuvre de cet écrivain de la vieille école. Neveu du célèbre historien de don Pèdre, Lopez de Ayala, le Froissart de l'Espagne, élevé par lui à la cour de Castille, il vécut tantôt l'épée, tantôt la plume à la main, prit part à tous les événements des règnes de Juan II et d'Enrique III, à la lutte contre les Maures, assista à la chute du grand connétable, Alvaro de Luna, et écrivit ainsi ses *Filiations et portraits* ayant en face de lui les hauts personnages qu'il voulait peindre. Cette recherche de la vérité est assez notable dans ce siècle, où l'Espagne manque encore de véritables historiens, où l'on aime mieux écrire, ainsi que le remarque Perez de Guzman lui-même, « des choses étranges et merveilleuses que des faits vrais. » Son style, un peu vieilli aujourd'hui, est concis et nerveux; ses tableaux, d'une grande sobriété de couleur, ont une énergie remarquable. Cette galerie de portraits, qui renferme ceux des rois, des princes d'Espagne et de tous les hommes marquants de son époque, qu'il lui fut permis de voir vivants, est le complément naturel de la *Chronique de Juan II;* elle la commente et l'explique. Aussi, lorsque la *Chronique* fut imprimée, en 1517, par l'ordre de Charles-Quint, les *Filiations et portraits* furent édités à la suite par les soins de Galendez de Carbajal. L'expression est vive, aisée, naturelle, et montre à quel point de maturité la langue espagnole était déjà parvenue. On reconnaît à certains traits, à une impartialité sévère, parfois dédaigneuse, que l'homme de cour et l'homme de guerre qui écrivit cette œuvre était un observateur un peu désabusé de la vie; il avait vu de trop près l'entourage des princes, les luttes de cour, les ambitions déçues, les bons services mal payés, l'insolence des favoris, pour avoir gardé sur la fin de sa vie beaucoup d'illusions. Cependant on trouve à peine chez lui, çà et là, quelque trace d'amertume. Pour faire apprécier sa manière, nous citerons un de ses portraits, celui de don Gonzalo Nuñez de Guzman, grand maître de Calatrava, mort en 1404. « Le roi de Perse avait un livre où étaient inscrits les services rendus et les récompenses obtenues par ces services. Sans doute c'était un acte notable et digne de louange que de garder la mémoire des nobles descendances, des services rendus au roi et à l'Etat. De cette mode on tient peu de compte en Castille. A dire vrai, ce livre serait peu nécessaire; car maintenant celui-là est le plus noble qui est le plus riche; et pourquoi tiendrions-nous un livre des races, puisque nous trouvons la noblesse dans l'argent? Quant aux services, est-il bien nécessaire de les écrire pour en perpétuer la mémoire? Les rois ne récompensent pas qui mieux les sert, ni qui travaille plus vertueusement, mais qui mieux suit leurs volontés et avec le plus de complaisance... Pour revenir à mon sujet, ce grand maître (de l'ordre de Calatrava) était d'une rare vigueur, fort bien sous les armes, mais de peu de jugement. Il était gai et d'une compagnie agréable; jamais il ne se trouvait mieux qu'avec ses amis, et il n'aimait pas être seul. Très-libéral sans ordre, à sa fantaisie, il pouvait passer pour prodigue, et, suivant moi, cette extrême prodigalité est meilleure et produit moins de mal que l'extrême avarice, parce que des bienfaits du prodigue beaucoup profitent et y gagnent du cœur. En matière de femmes, il était très-dissolu. Ainsi, réunissant de si grands défauts et de si grandes qualités, il mena un grand état, eut grand renom et grande gloire et s'entoura des plus hauts personnages. »

Les historiens s'accordent à louer la vérité, la netteté de ces portraits, qui nous expliquent la cour des rois de Castille, Enrique III et Juan II, jusque dans ses plus petits détails. Ceux d'Enrique III lui-même et de don Alvaro de Luna, de l'autre connétable de Castille, Ruy Lopez de Avalos, sont de véritables chefs-d'œuvre de style. Outre l'édition de 1517 (in-fol.), très-rare, dont nous avons parlé plus haut, les *Generaciones y semblanzas* de Perez de Guzman ont été réimprimées à part, en 1775 (Madrid, in-4°). Cet ouvrage n'a pas été traduit en français.

Filiation et migration des peuples (HISTOIRE DE LA), par M. F. de Brotonne (1837). C'est un des ouvrages les plus savants que l'on ait composés sur la matière. Sans parti pris, naturellement, par la force des choses, il conclut au progrès et à la fraternité des peuples, en combattant l'égoïsme national. Il est divisé en neuf livres, dans le détail desquels nous n'entrerons pas, nous contentant d'en faire ressortir la conclusion : « Il n'y a, en réalité, eu qu'une langue et qu'un peuple; l'histoire, la chronologie, les religions et les langues démontrent cette vérité. Nous avons suivi l'humanité dans son développement moral : nous l'avons trouvée soumise à une seule loi; nous l'avons suivie dans son développement matériel, et nous n'avons trouvé qu'un seul peuple; ainsi, ce n'est point une utopie que notre fraternité universelle, que les politiques de nos jours affectent de rejeter parmi les rêves du quiétisme philanthropique. Les hommes ont travaillé, depuis leur apparition sur le globe, au progrès d'une œuvre commune. Les termes du développement sont marqués; il a sa mesure comme le temps. Et maintenant, le passé doit-il demeurer stérile? L'avenir se traînera-t-il encore au milieu de luttes fratricides, non moins absurdes que criminelles? Les hommes n'effaceront-ils pas le signe, perpétué d'âge en âge, de la malédiction imprimée sur le front de Caïn? L'avenir répondra; il n'est pas douteux. Le monde ne peut contrevenir à sa loi sans être brisé; il marche. Hommes de travail et de solitude, à vous le devoir de reconnaître et d'éclairer la carrière; à vous, qui régentez les nations, de ne pas éteindre le flambeau, *Erudimini qui judicatis terram*, Comprenez, ô rois de la terre. » Malheureusement, il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et nous craignons que les gouvernements restent aussi sourds à la voix de la science qu'ils le sont trop souvent à la voix de l'équité.

FILICAIA (Vincenzo DA), poëte italien, né à Florence en 1642, mort dans la même ville en 1707. D'une famille sénatoriale, il fit de brillantes études à l'université de Pise, et s'adonna tour à tour à la philosophie, à la théologie, à la jurisprudence; mais la poésie, l'antiquité grecque et latine étaient surtout l'objet de ses travaux. Il chanta d'abord l'amour; puis celle qu'il aimait mourut, et il fit le serment de ne plus célébrer dans ses vers que Dieu et la patrie. Il tint parole. Vienne, assiégée par deux cent mille Turcs, venait d'être délivrée par Sobieski. Le péril qu'avait couru la chrétienté, et dont le héros polonais l'avait sauvée miraculeusement, excita l'enthousiasme de Filicaia, qui célébra, dans une *canzone*, la victoire de l'armée chrétienne. Retiré du monde, vivant à la campagne entouré d'un très-petit cercle d'amis, modeste et humble, il n'osait montrer qu'à de rares visiteurs ses compositions si pleines du souffle patriotique. Mais ses auditeurs comprirent toute la valeur de ces œuvres ignorées du public, et une heureuse indiscrétion les plaça sous les yeux du grand-duc de Toscane. Celui-ci en adressa des copies aux divers souverains de l'Europe dont le poëte florentin avait exalté le courage, et tous firent parvenir à l'auteur le témoignage de leur reconnaissance et de leur admiration. Cette même année 1684, le poëte, qu'avait enhardi ce premier succès, dédia à la reine Christine de Suède une ode restée célèbre. Elle ne

fit qu'ajouter à la réputation européenne de Filicaia, et la souveraine, instruite de la gêne dans laquelle il vivait, adopta ses deux fils, se chargea de leur éducation, ne mettant à ces faveurs qu'une condition, le silence. Elle ne voulait pas, disait-elle, avoir à rougir devant le public en faisant si peu pour un homme qui avait tant de droits à son estime. La bienveillance de la reine porta, du reste, bonheur au poëte. Le grand-duc le fit sénateur, l'admit dans son conseil et lui confia, à Florence, une des dignités les plus enviées. Il put alors, tout en donnant ses soins à ses fonctions, aussi nombreuses que difficiles, mettre en ordre ses poésies diverses. Il en commençait la publication quand il mourut. Heureusement, son fils devait recueillir ce précieux héritage et le sauver de l'oubli. Les œuvres de Filicaia parurent sous ce titre : *Poesie toscane di Vicenzo da Filicaia, senatore fiorentino e accademico della Crusca* (Florence, 1707). De nombreuses éditions ont été publiées depuis.

Les poésies de Filicaia ne sont pas exemptes de quelque recherche; mais on en trouve dans le nombre de très-remarquables. Nous citerons surtout un très-beau sonnet, que tous les Italiens savent par cœur, et auquel se rattache une anecdote assez plaisante. Ce sonnet ne respire pas un grand amour des Français, qui, à plusieurs époques et pour des ambitions diverses, ont envahi l'Italie. Quelqu'un s'étant avisé de le traduire un jour devant le roi de Naples, Murat, celui-ci, bien qu'on en eût nommé l'auteur, ne sachant ce que c'était que ce Filicaia, mort en 1707, crut entendre l'œuvre d'un poëte vivant, d'un séditieux, et il se mit dans une grande colère contre cet insolent qui appelait les troupes françaises *gallici armenti* (troupeaux de bestiaux gaulois); si bien qu'il ne parlait rien moins que de le faire fusiller. On eut grand'peine à calmer le rude fils de l'aubergiste de Cahors, en lui disant que Filicaia était mort depuis plus de cent ans.

Voici le texte même de ce sonnet.

ALL' ITALIA.

Sonneto 87.

Italia, Italia, o tu, cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza, onde hai
Funesta dote d'infiniti guai,
Che in fronte scritti per gran doglia porte,

Deh! fossi tu men bella, o almen più forte,
Onde assai più ti paventasse, o assai
T'amasse men chi del tuo bel ai rai
Par che si struga, e pur ti sfida a morte.

Che or giù dall' Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati, nè di sangue tinta
Bever l'onda del Pò gallici armenti.

Nè te vedrei del non tuo ferro cinta
Pugnar col braccio di straniere genti
Per servir sempre o vincitrice o vinta.

Le sens poétique et patriotique de ce sonnet, les stances suivantes, qui en sont plutôt une imitation libre qu'une traduction, ont essayé de le rendre :

Italie! Italie! ô toi que le destin
Doua, pour ton malheur, d'une beauté funeste,
Source de tous les maux qui déchirent ton sein,
Et que ton front au monde atteste!

Que ne peux-tu, moins belle, inspirer moins d'amour,
Ou, plus forte, opposer de plus puissantes armes
A ceux qui, pour régner sur toi, fût-ce un seul jour,
T'inondent de sang et de larmes!

Alors, du haut des monts, des torrents d'ennemis
Ne viendraient plus couvrir tes plaines dévastées,
Ni l'avide Gaulois de l'Eridan soumis
Boire les eaux ensanglantées.

Alors, libre du joug qu'on t'apprit à subir,
Et de ton propre glaive et ceinte et défendue,
Je ne te verrais plus condamnée à servir,
Ou victorieuse ou vaincue.

Filicaia revient souvent sur cette triste alternative de l'Italie, d'être aussi humiliée, parfois même plus lourdement opprimée par celui qui prétend la défendre et la servir que par celui qui l'envahit :

Dov' è, Italia, il tuo braccio ? e a che ti servi
Tu dell' altrui ? Non è, s'io scorgo il vero,
Di chi t'offende il defensor men fero...

« Où est ton bras, Italie? et pourquoi te sers-tu du bras d'autrui? Si je sais voir le vrai, ton défenseur n'est pas moins cruel que celui qui t'offense. »

FILICÉES s. f. pl. (fi-li-sé). Bot. Syn. de FISSIDENTÉES.

FILICELLE s. f. (fi-li-sè-le — du lat. *filum*, fil; *cella*, cellule). Polyp. Genre de polypes bryozoaires, du groupe des cellulaires, dont l'espèce type se trouve à l'état fossile dans le calcaire corallien.

FILICERIENSIS AGER, nom latin du FOUGERAIS.

FILICETUM s. m. (fi-li-sé-tomm — du lat. *filix*, fougère). Hortic. Terme emprunté au latin moderne pour désigner un lieu spécialement consacré à la culture des fougères. ‖ V. FOUGERAIE.

FILICINÉ, ÉE adj. (fi-li-si-né — du lat. *filix*, fougère). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux fougères. ‖ On dit aussi FILICIN, INE.

— s. f. pl. Classe de végétaux cryptogames, ayant pour type la famille des fougères.

FILICIQUE adj. (fi-li-si-ke — du lat. *filix*, fougère). Chim. Se dit d'un acide qu'on extrait de la fougère mâle commune.

FILICITE s. f. (fi-li-si-te — du lat. *filix*, *filicis*, fougère). Bot. Nom donné anciennement à toutes les fougères fossiles.

FILICOÏDÉES s. f. pl. (fi-li-ko-ï-dé- — de *filicées*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Tribu de mousses, qui diffère peu des filicées ou fissidentées. ‖ On dit aussi FILICOÏDES.

FILICORNE adj. (fi-li-kor-ne — du lat. *filum*, *fili*, fil, et de *corne*). Entom. Qui a les antennes grêles, en forme de fil.

— s. m. pl. Nom donné à trois familles d'insectes, appartenant, l'une aux coléoptères, l'autre aux névroptères, et la troisième aux lépidoptères.

FILICUDI ou **FILICURI**, la *Phœnicussa* ou *Phœnicodes* des anciens, île d'Italie, dans l'archipel de Lipari, entre l'île d'Alicuri à l'O. et celle de Salina à l'E., par 38° 34' de lat. N., et 12° 3' de long. E.; 800 hab. Petit port; culture de blé, vigne, oliviers, arbres à fruits.

FILICULE s. f. (fi-li-ku-le — dimin. du lat. *filix*, fougère). Bot. Ancien nom donné aux capillaires et à quelques petites espèces de fougères qui leur ressemblent.

Filida (LE PASTEUR DE), roman pastoral de l'Espagnol Luis Galvez de Montalvo. La *Filida* est divisée en sept parties. Ce roman contient, comme cela se voit souvent dans de semblables œuvres, les aventures réelles de certains personnages contemporains, de Galvez de Montalvo lui-même, de Cervantes et du noble gentilhomme auquel il a dédié son *Don Quichotte*. Ce n'est une pastorale que de nom. La vie des bergers n'est pas plus naturelle dans ce roman que dans la plupart des fictions du même genre. La sixième partie est remplie par une discussion critique, placée de la façon la plus intempestive, sur les mérites des deux écoles de poésie espagnole qui se disputaient alors la suprématie. Dans la septième, il y a une fête avec des jeux de bagues, dans laquelle les bergers apparaissent, à cheval, avec des lances, et bariolés d'armoiries, comme des chevaliers. Le principal mérite de cette composition est dans son style pur et châtié; quant aux vers, on en trouve quelques-uns écrits dans le vieux mètre espagnol, qui valent presque les poésies semblables de Montemayor et de Gil Polo. Cet écrivain a mérité les éloges de Cervantes et de Lope de Vega. Le premier fait dire au curé qui passe en revue la célèbre bibliothèque de don Quichotte : « C'est un sage et ingénieux courtisan, qu'il faut garder comme une relique. » Et, quant à Lope de Vega, voici ce qu'il en dit dans son *Laurel de Apolo*, vaste composition où sont passées en revue toutes les gloires littéraires de l'Espagne : « Qu'il vive dans le temple de la Renommée, quoiqu'il soit mort au pont de Sicile, ce fameux pasteur de Filida, Galvez de Montalvo, que l'Envie elle-même acclame pour un fils d'Apollon, digne du laurier victorieux! » (*Silva IV.*)

Le *Pasteur de Filida* parut pour la première fois, à Madrid, en 1582; il eut bientôt plusieurs éditions, en 1590 et en 1600. La meilleure est la sixième (Madrid, 1792, in-8°). Elle est précédée d'une intéressante notice biographique, faite par le savant Mayans y Siscar.

FILIDOR (pseudonyme attribué vulgairement à **Jacob Schwieger**, mais sans grande probabilité), auteur de drames et comédies en allemand. On possède sous ce nom une série de pièces de théâtre, qui ont paru à Rudolstadt entre 1665 et 1667, et ont été jouées sur la scène de cette ville. Ces pièces sont très-intéressantes pour l'histoire de la littérature allemande. Elles se donnent pour traduites de langues étrangères; mais, en réalité, elles sont beaucoup plus originales que le titre ne l'indique. L'auteur a certainement connu le théâtre italien; car il sait fort bien mener une intrigue, chose jusque-là inconnue aux dramatistes allemands. En outre, il emploie souvent les noms de la comédie italienne. Le sujet du *Faux prince* (*Der veirmeinte Prinz*) est emprunté à un roman de Pellavicini. Il s'agit d'une princesse élevée comme garçon. La pièce à intermèdes musicaux qui a pour titre *Ernelinde*, et la comédie du *Trompeur trompé*, empruntée au *Roman comique* de Scarron, sont, avec le *Faux prince*, les meilleures pièces de Filidor; il y a beaucoup de verve et d'esprit, au milieu d'allégories assez déplacées, mais qui étaient dans le goût de l'époque. Son théâtre est surtout remarqué à cause des intermèdes musicaux, qui font de quelques-unes de ces pièces des comédies lyriques (*singsiele*), et lui donnent une place dans les commencements de l'opéra allemand.

FILIÈRE s. f. (fi-liè-re — rad. *fil*). Techn. Pièce d'acier épaisse, percée d'un trou ou de plusieurs, de grandeur successivement décroissante, par lesquels on fait passer un morceau de métal pour l'étirer en fil : *Passer de l'or à la* FILIÈRE. ‖ Morceau d'acier percé en écrou, dans lequel on fait entrer de force les pièces qu'on veut fileter en vis. ‖ Pièce de cuivre percée de trous, qu'on emploie pour calibrer les bougies. ‖ Outil pour tailler les dents des peignes. ‖ Jauge pour les fils de fer. ‖ Instrument percé de trous comme une filière ordinaire, et servant à mouler le vermicelle.

— Fig. Moyen d'élaboration successive : *Les sens sont les* FILIÈRES *spéciales des actions extérieures.* (Redern.) ‖ Suite de formalités à remplir avant d'arriver au résultat que l'on poursuit : *Les dépenses des villes ne sont autorisées qu'après avoir passé par toute la* FILIÈRE *administrative. La* FILIÈRE *des commis et des employés est une grande entrave pour les affaires locales. Le droit de choisir son représentant par soi-même diffère si essentiellement du droit de déléguer ce choix à un autre, qu'il importe de supprimer toutes les* FILIÈRES *qui permettent de détourner le choix des premiers mandants.* (Mirab.) ‖ Suite d'emplois successifs par lesquels on doit passer avant d'arriver à un certain emploi déterminé : *Les soldats sortis des écoles arrivent au grade d'officier sans passer par la* FILIÈRE.

— Blas. Bordure étroite qui entoure l'écu, et n'a que le tiers de la bordure ordinaire : *Palatin de Dio : Fascé d'or et d'azur, à la* FILIÈRE *de gueules.*

— Fauconn. Ficelle qu'on attache au pied de l'oiseau de proie qui n'est pas encore dressé, pour l'attirer quand on le réclame.

— Mar. Filin horizontal, soutenu de distance en distance, et servant de support ou de garde. ‖ *Filière de tente*, Chacune des filières tendues à tribord et à bâbord, et sur lesquelles on amarre les garcettes d'une tente qu'on développe. ‖ *Filière de bastingage*, Solide filin, courant de l'avant à l'arrière, soutenu par des chandeliers de fer enfoncés de distance en distance dans le plat-bord, et servant à fixer les filets de bastingage. ‖ *Filière d'envergure*, Cordage fortement tendu, qui va d'une extrémité de la vergue à l'autre, retenu de 20 en 20 centimètres par des crampons de fer, et sur lequel on a...arre les rabans d'envergure de la voile. ‖ *Filière de beaupré*, Cordage dont les extrémités sont amarrées à la partie supérieure de deux pieds-droits placés, l'un sur le gaillard d'avant, l'autre au chouque de beaupré, et qui sert de main-courante, de garde-fou aux matelots qu'on envoie sur ce mât.

— Navig. fluv. Chacune des pièces de sapin, grossièrement équarries, qu'on place, de distance en distance, dans les trains de bois flotté, pour soutenir les bois plus lourds, le chêne par exemple.

— Constr. Pièce de bois qui porte les chevrons d'une toiture. ‖ Bois équarri de sapin de France.

— Min. Crevasse ou veine, dans une carrière ou une mine.

— Bourse. Ordre de livraison écrit, que le vendeur délivre quelquefois à l'acheteur, pour que celui-ci puisse en user avant même l'échéance du marché à terme : *La* FILIÈRE *est transmissible par voie d'endos.*

— Zool. Chacun des pores par lesquels les animaux fileurs font sortir les fils qu'ils produisent : *Les* FILIÈRES *d'une araignée, d'une chenille, d'un vers à soie.*

— **Encycl.** Techn. Les *filières* sont de plusieurs espèces et de formes différentes, selon qu'elles servent à fileter les tiges cylindriques et les boulons, à étirer les fils métalliques ou à fabriquer les tuyaux métalliques. Toutes reposent sur le même principe : l'action d'une force mécanique forçant une matière métallique ou autre à passer par une ouverture relativement étroite, ce qui opère une sorte de moulage progressif.

— *Filières à fileter*. Ces instruments, que l'on emploie pour former les filets des vis, peuvent se ranger en trois classes : 1° les *filières simples;* 2° les *filières doubles*, dites aussi *filières à coussinets;* 3° les *filières à bois.*

Les *filières simples* se composent d'une plaque d'acier trempé, dans laquelle sont percés des trous de calibres différents, taraudés avec un taraud cylindrique ou *mère.* Deux ou trois de ces trous forment une série décroissante, ont le même pas et servent à faire progressivement une vis, en passant la tige à fileter du plus grand au moyen, et de celui-ci au plus petit. Les *filières simples* portent ordinairement, pour chaque grosseur de vis, un trou non taraudé, qui sert de calibre à chacune de celles que l'on se propose de faire. Ces instruments sont armés d'un levier, à l'une de leurs extrémités, pour faciliter le filetage des tiges de gros diamètres, qui se font généralement avec les trous placés à peu près dans l'axe de ce levier et de la plaque d'acier; pour les petites vis, qui doivent passer dans les trous de moindres diamètres, on se contente de tourner la tige au moyen d'une petite pince, en tenant la *filière* immobile. Ces trous, dont les diamètres varient, et vont en diminuant du levier à l'extrémité opposée, n'ont quelquefois que 0mm,5 de rayon; les *filières* qu'emploient les horlogers et les bijoutiers rentrent dans cette catégorie. Les *filières* d'un plus gros calibre, avec lesquelles on peut faire des vis à pas angulaire de 0m,015 à 0m,02, demandant, pour être manœuvrées, un effort beaucoup plus considérable, on les munit de deux manches, à l'aide desquels on les fait tourner sur le boulon à fileter, préalablement tenu serré entre les mordaches d'un étau. Pour éviter le grippage, et, par suite, réduire le frottement à sa valeur *minima*, on a soin, pendant tout le temps de l'opération, d'arroser les parties en contact avec de l'huile ou un corps gras quelconque.

La tige à fileter est préparée plus mince dans la partie qui doit recevoir le pas de vis, que dans celle qui reste à l'état cylindrique, parce que le creusement produit par les tranchants du taraud intérieur tend à produire un renflement à l'extérieur des filets. Pour donner issue aux déchets métalliques qui résultent du cisaillement de la matière, on pratique dans les *filières*, au droit des trous, deux ou trois petites échancrures, qui, en laissant le tranchant toujours libre, facilitent le mouvement et réduisent l'effort que l'ouvrier doit produire.

Les *filières simples* ont l'avantage de donner des vis du même calibre; mais il est difficile d'obtenir que le filet soit partout également incliné par rapport à la tige. Cette dernière condition est cependant bien nécessaire pour que le plan de l'écrou soit perpendiculaire à la vis.

Dans les ateliers où l'on consomme un grand nombre de boulons ou de vis, on rend la *filière* fixe sur une poupée de tour; puis, en plaçant la tige à fileter dans une pince à coulisse que porte la pointe de cet outil, on fait les vis en trois ou quatre allées et venues; ce dernier mode est, à vrai dire, le seul qui permette de les obtenir bien droites avec les *filières simples*. Pour les écrous, on emploie le même système, en fixant les écrous sur la poupée et en plaçant le taraud sur le tour, vis-à-vis du trou qu'il doit fileter.

— *Filières à coussinets.* Ces outils sont de plusieurs sortes : ils sont à deux, à trois et à quatre coussinets; dans les uns, ces dernières pièces sont fixes; dans les autres, elles sont mobiles.

Parmi les *filières à deux coussinets*, on remarque la *filière ordinaire*, la *filière anglaise ordinaire* et la *petite filière;* leur construction étant à peu près identique, nous nous contenterons de décrire une d'entre elles. Les *filières doubles* se composent de deux coussinets placés vis-à-vis l'un de l'autre, dans une ouverture ou coulisse pratiquée dans le corps d'une pièce de fer méplate, armée de deux bras, et forgée d'un seul bloc, et où des vis de pression les tiennent plus ou moins écartés l'un de l'autre, suivant la grosseur de la tige que l'on veut fileter et l'enfoncement du filet. Dans les ateliers bien organisés, on a une série de ces *filières*, avec leurs coussinets assortis, leurs tarauds et leurs mères, depuis 0m,005 jusqu'à 0m,050 de diamètre, pour faire les vis à gauche et à droite, à filets triangulaires et, au besoin, à filets carrés.

Pendant longtemps, on a fait usage de *filières* formées par la réunion de deux leviers coudés, que l'on assemblait au moyen de clavettes, après avoir intercalé, dans l'espace rectangulaire ménagé entre les coudes, deux coussinets en acier, que l'on pouvait rapprocher ou éloigner en les soumettant à la pression de deux vis à tête de violon. Cet outil, d'une construction facile, a le défaut de ne pas avoir une forme gracieuse, ainsi que celui d'être sujet à se disjoindre par l'usage; toutefois, il présente l'avantage, que d'autres plus compliqués ne possèdent pas, de pouvoir servir à fileter des embases d'arbres.

La *filière* à trois coussinets dont deux mobiles, due à M. Whitworth, de Manchester, se compose de trois coussinets, dont l'un est fixe et ajusté dans le corps de l'instrument, qui, comme les *filières* ordinaires, est forgé d'une seule pièce avec les deux leviers; les deux autres sont susceptibles de s'approcher ou de s'écarter du premier au moyen d'un double coin de fer, qui se termine par une partie filetée, traversant un écrou dont les faces sont numérotées, afin de montrer la quantité dont on le fait tourner quand on veut serrer le coin. Dès qu'on commence le filetage, le coussinet fixe sert de guide et d'appui pour les deux autres, qui coupent la matière sans la refouler. On fait encore des *filières* à trois coussinets mobiles, dans lesquelles l'effort employé pour tarauder des tiges de gros diamètre est considérablement réduit. Avec ces instruments, dus à M. Rives aîné, de Toulouse, on parvient à faire des vis à filets carrés de 0m,05 à 0m,06 de diamètre, en n'employant qu'un seul ouvrier, qui paraît moins fatigué que deux hommes appliqués à une *filière* ordinaire pour des dimensions analogues.

Les *filières* à quatre coussinets mobiles, de M. Jacquemart, de Paris, se composent d'une cage circulaire de fer, portant deux douilles cylindriques, dans lesquelles se rapportent et se fixent à clavettes les deux leviers ou bras. Les quatre coussinets sont entaillés dans le centre de la cage, et concourent tous au centre de la *filière;* leur coupe est telle, qu'ils peuvent tarauder dans les deux sens. Les coussinets portent, à leur extrémité opposée à la partie travaillante, un petit pignon commandé par une couronne dentée, de telle sorte que l'on peut changer leur position, par rapport au centre de la *filière*, d'une quantité égale pour chacun.

Dans les grands ateliers de construction, on remplace les *filières à main* par des machines à fileter, qui opèrent avec rapidité et économie; ce sont de véritables tours, sur lesquels la pièce, montée entre deux pointes, est peignée au moyen d'outils découpés suivant la hauteur du pas, la profondeur et l'épaisseur du filet; ce sont de véritables projections horizontales de la tige filetée qu'il s'agit de reproduire.